

GROSSIR
LE CIEL

FRANCK BOUYSSSE

GROSSIR LE CIEL

Roman



VOIR DE PRÈS

© SL Publications, 2018

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-238-7

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

« La terre aveugle elle-même et l'eau aveugle, le ciel et sa bombarde d'étoiles comme des colombes, l'air, sombre, les essaims de civilisations endormies de la terre végétale, certains reptiles certains oiseaux, et des personnalités vêtues de fourrures, dont le sommeil est de jour, mais que l'obscurité appelle à leurs affaires, ceux-là jouissaient de tout leur aplomb. »

James Agee

Louons maintenant les grands hommes

PRÉFACE

Hiver 2012, je découvre le documentaire de Raymond Depardon : *Profils paysans*. La caméra filme la lente progression d'une voiture sur une route sinueuse et enneigée du mont Lozère, au rythme lancinant du *Trio pour cordes opus 100* de Franz Schubert. Après quelques minutes, le véhicule s'arrête à l'entrée d'une ferme, moteur en marche. Un homme sort de la maison, petit, noueux, visage creusé, cheveux aux épaules. Malgré le froid, il porte un simple chandail. Il ouvre le portail, puis retourne à la maison sans attendre son hôte, sans même lui adresser la parole. L'homme s'appelle Paul Argaud.

Raymond Depardon le connaît depuis vingt ans. La caméra pénètre bientôt dans une cuisine sombre. Assis à sa table recouverte d'une toile cirée, Paul fume une Gitane en sirotant un verre de café, regard figé, dirigé vers la télé qui bourdonne sur le frigo. L'abbé Pierre est mort. Depardon filme la scène, tout en pudeur.

La vision me happe, me transperce. Je remonte le temps. Je reconnais cet homme sans l'avoir jamais rencontré. Il fait partie de cette famille qui m'a guidé vers l'âge d'homme, de celles et ceux qui m'ont appris le geste précis et le mot rare : ma grand-mère maternelle, femme courage, veuve à trente ans, juste après la guerre, qui a tenu seule la ferme à bout de bras dans un monde d'hommes

avant que son fils ne reprenne les rênes ; mon oncle qui depuis soixante-dix ans se lève à quatre heures du matin pour s'occuper de ses bêtes, qui n'en démord pas ; mes grands-parents paternels, issus d'un autre territoire, qui étaient la bonté incarnée ; ma mère, son héritage, qui m'a toujours transmis par les mains ce qu'elle ne pouvait dire ; et puis mon père, ce colosse patriarche balayé par une simple poussière, désormais invisible, qui aimait tant les gens, pour qui la famille comptait plus que tout.

Tout est en place. Ma mémoire recompose, compose avec les grains de souvenir que je lui donne à moudre. Le livre est déjà en train de s'écrire dans ma tête. Je n'ai aucune idée d'où va me mener l'histoire que j'amorce, je

sais simplement que je dois la coucher sur les pages d'un cahier. Je retrouve la ferme, je deviens l'arbre, la hache, la scie, le vent, l'animal, la roche, la terre, les odeurs, l'humus, le froid, la neige, le café brûlant, le désordre d'un sentiment, le possible, l'impossible, le secret, et aussi le silence. Et puis devenir Paul. Être Gus.

Les huit versions du manuscrit qui vont se succéder s'appellent toutes *Gus*. Quant au récit, il évolue, se déploie, se resserre. J'écris, je réécris, toujours guidé par mon instinct. Je travaille. Je ne prémédite rien, je n'ai conscience de rien, je ne suis pas là. La première version est écrite à la première personne du singulier, elle compte des témoignages de personnages

qui ont connu Gus (textes repris dans l'appendice). J'abandonne la première personne du singulier à la quatrième mouture, puis finalement aussi l'idée d'insérer les témoignages. Je conserve simplement l'épilogue de la vieille femme qui donnait chaque jour un quignon de pain et un verre de lait au petit Gus lorsqu'il quittait l'école pour rentrer chez lui. Une manière de terminer sur une note d'espoir emprisonnée dans le seul regard de cette femme.

Le destin rebrousse chemin. J'ai enfin dénoué le temps. Je suis venu à bout de l'histoire, m'accrochant à des racines que j'avais crues mortes ou trop profondément enterrées. Je l'ai fait pour moi. Le manuscrit est terminé. Je ne peux pas aller plus loin. Plus la force.

Je me dis qu'il n'intéressera personne. Mon meilleur ami et premier lecteur me téléphone en pleine nuit après l'avoir lu. Je perçois l'émotion dans sa voix. Nous parlons longuement, je l'écoute. Il me convainc que ça vaut le coup. Alors, je lui promets d'essayer. Je jette trois bouteilles à la mer. La première atteint la Manufacture de Livres. Pierre Fourniaud aime ce texte à contre-courant des modes, il me dit d'attendre les autres réponses avant de prendre une décision, qu'elles ne vont sûrement pas tarder. Son attitude me surprend. J'ai déjà pris ma décision. Une drôle d'aventure commence. *Gus* devient un vrai livre. Ne reste qu'à le baptiser. Une dernière vision s'impose. Celle de la dépossession. Gus s'éloigne en

compagnie de Mars. Ce sera *Grossir le ciel*, puisqu'il faut bien un titre à une histoire, puisqu'il faut bien que les vies nourrissent le monde des esprits, puisqu'il faut bien en finir pour qu'autre chose commence.

Je n'ai même pas reçu le bon à tirer de *Grossir de ciel* que je démarre une autre histoire, qui deviendra *Plateau*. Je sens que je n'en ai pas fini avec ces territoires sauvages, en grande partie délaissés par la littérature française contemporaine. Grand admirateur de Faulkner, j'ai envie d'explorer mon propre comté imaginaire et les humains qui le peuplent. Je sais intimement que je porte quatre livres en moi, chacun dominé par une saison, aucun lien entre les histoires, les personnages,

les époques. Je me laisse guider. Il s'agit de creuser, rendre hommage, faire vivre, revivre, écrire sans économie, ni compromis, ni souci de genre, ni envie de plaire à un lectorat en particulier. J'écris comme je suis, et ce que je suis, je ne le sais pas. Alors, je continue.

1

C'était une drôle de journée, une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis depuis toujours sans vous demander votre avis. Si vous aviez pris le temps d'attraper une carte, puis de tracer une ligne droite entre Alès et Mende, vous seriez à coup sûr passé par ce coin paumé des Cévennes. Un lieu-dit appelé Les Doges, avec deux fermes éloignées de quelques centaines de mètres, de grands espaces, des montagnes, des forêts, quelques prairies, de la neige une partie de l'année, et de la roche pour poser le tout. Il y avait aussi des couleurs qui disaient les saisons, des animaux, et puis des humains,